

Durant la seconde moitié du XVI^e siècle, la région des Pays-Bas espagnols est secouée par de profonds désordres qui trouvent leurs origines dans l'expansion du protestantisme. La fureur iconoclaste de 1566 pousse le titulaire du trône d'Espagne, Philippe II, à entreprendre une lutte contre les calvinistes, qui réclamaient la liberté de culte, chose impensable pour la puissante monarchie catholique. La violente répression mène à l'exécution de près de deux mille protestants. L'union des villes de Hollande et de Zélande donne naissance, en juillet 1572, à un gouvernement : l'Assemblée des Etats de Dordrecht, au sein de laquelle le Prince d'Orange, Guillaume dit le Taciturne, représente le pouvoir royal. Cette union tient tête au duc d'Albe, envoyé par Philippe II¹, et mène la jeune nation à la Pacification de Gand (1576), qui constitue alors un compromis sur les questions d'ordre religieux et d'autorité centrale, et consent au retrait des troupes espagnoles. Trois années plus tard, l'Union d'Utrecht (21 janvier 1579) permettait aux sept régions calvinistes du Nord², ainsi qu'à la Flandre et au Brabant, de se séparer de celles, catholiques, du Sud, unies par l'Union d'Arras (6 janvier 1579). Durant la scission des Pays-Bas espagnols (1579), au cours de la guerre de Quatre-Vingts ans (1568-1648), un nouveau genre d'affrontement se développe. En effet, afin de discréditer leur adversaire, le roi d'Espagne, chef du parti catholique, les protestants ont cherché à instaurer une image négative

« par les récits fantastiques qui ont été publiés sur notre patrie [l'Espagne] dans presque tous les pays, les descriptions grotesques qu'on a toujours faites du caractère des Espagnols – individuellement et collectivement –, la négation – ou en tout cas, l'ignorance systématique – de tout ce qui nous est favorable et nous honore dans les divers domaines de la culture et de l'art, les accusations qu'à toutes les époques on a portées contre l'Espagne, à partir de faits exagérés, mal interprétés ou totalement faux, et, enfin, l'affirmation, exprimée dans des livres apparemment respectables et documentés, et bien souvent reprise, commentée et amplifiée par la presse étrangère, que notre patrie constitue, du point de vue de la tolérance, de la culture et du progrès politique, une exception lamentable dans le groupe des nations européennes. »³

C'est dans ces termes qu'un fonctionnaire du ministère d'Etat (le ministre des Affaires étrangères), Julian Juderías, publie un ouvrage définissant ainsi la légende noire espagnole, caractérisant « une Espagne inquisitoriale, ignorante, fanatique, incapable de figurer au nombre des peuples cultivés, aujourd'hui aussi bien qu'hier, toujours disposée aux répressions violentes, ennemie du progrès et des innovations. »⁴ Il s'agirait donc d'une vision exagérée des exactions menées par les souverains espagnols, aboutissant, *de facto*, à une perception erronée du peuple dirigé par ces derniers, considéré comme religieux, fanatique, cruel et sans scrupules.

A cette période, au début du XX^e siècle, un hebdomadaire, *La Ilustracion Española y Americana*, avait lancé un concours visant à récompenser l'ouvrage qui dénoncerait le mieux les détracteurs de l'Espagne, qui bénéficiait d'une image chargée de préjugés, d'ignorance

¹ Le roi d'Espagne avait d'ailleurs mis Guillaume d'Orange hors la loi : « Nous interdisons et défendons à tous nos sujets de quelque état, condition ou qualité qu'ils soient de vivre, parler ou communiquer avec lui, de le recevoir ou loger dans leurs maisons, ni de lui donner des vivres, à boire, du feu ou autres nécessités. Mais nous permettons à tous nos sujets de l'empêcher et de s'assurer de sa personne, même de l'offenser dans sa personne et sa vie, exposant à tous ce Guillaume comme ennemi du genre humain. » (cité in J.-P. BOIS, *La guerre en Europe*, 1993, p. 59).

² Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldre, Overijssel, Frise et Groningue.

³ J. JUDERÍAS, *La leyenda negra : estudios acerca del concepto de España en el extranjero*, 1954.

⁴ *Idem*.

voire de haine. Le texte de Juderias est alors publié dans cinq volumes de *La Ilustracion*, en janvier-février 1914, avant d'être publié quelques mois plus tard, puis réédité augmenté en 1917⁵.

Cette vision de l'Espagne trouve son origine dès la fin du Moyen Age⁶, lorsque deux conceptions différentes de ce pays coexistaient : d'abord, les Italiens, notamment de Sicile et du royaume de Naples, voyaient dans les Ibériques en général, Catalans et Aragonais en particulier, une image d'envahisseurs et stéréotypaient les Espagnols de paresseux, vantards, et possédant un sens ridicule de l'honneur ; d'un autre côté, le royaume d'Espagne étant peuplé de chrétiens, en grande majorité, mais aussi de juifs, prioritairement dans les villes, et de maures, au Sud de la péninsule, était réputé comme un pays infesté de ces infidèles. Chez les peuples allemands, luthériens, s'ajoutent des considérations idéologiques, principalement d'ordre religieux : « *L'Espagne est le suppôt de Rome, du catholicisme : donc, avec un passage rapide, du diable, de la corruption, du vice.* »⁷ Cette vision, relayée par les Flamands⁸, les Anglais puis l'ensemble du monde protestant d'Europe, reprend les griefs des Réformés contre la Papauté. Ainsi, l'image du champion de la défense du tombeau du Christ et de surcroît de la Réforme catholique est entachée par ces perceptions souvent anciennes, à l'origine de la légende noire. Progressivement, derrière l'utilisation du bras armé de l'Eglise chrétienne, l'Inquisition⁹, les monarques hispaniques unifient la religion de leur royaume¹⁰, instituant une notion de pureté de sang¹¹, derrière les vieux chrétiens (*cristianos viejos*)¹². Révélant un passé sans tache dans la lignée chrétienne, l'Espagne peut prendre le flambeau de défenseur du catholicisme dans les temps troublés de cette fin de siècle.

Sur Théodore de Bry et ses débuts

Il est des personnages qui ont été marqués par les affrontements religieux. Certains sont particulièrement connus, tels Michel de l'Hospital, ou la famille des Guise, des Montmorency ou des Condé, pour ne citer que des exemples français, souvent les plus réputés pour la mémoire collective. Le graveur Théodore de Bry constitue un bon exemple pour cette

⁵ J. PEREZ, *La Légende noire*, pp. 7-8.

⁶ Nous nous inspirons de l'explication fournie par A. Milhou, in B. de LAS CASAS, *La destruction des Indes (1552)*, p. 64.

⁷ R. Romano, cité in G. MARTINIERE (s.d.), *Textes et Documents pour la Classe : Colomb et les Amériques*, n°621-622, p. 32.

⁸ Guillaume d'Orange avait déjà attaqué l'Espagne, lors de son *Apologie* contre la proscription de Philippe II présentée aux Etats Généraux des Pays-Bas, le 13 décembre 1580 (d'après S. ARNOLDSSON, *La Conquista española de América...*, 1960, p. 26).

⁹ Cette institution a été « créée initialement en 1478 pour réprimer les judaïsants » (G. MARTINIERE, *op. cit.*).

¹⁰ Le 2 janvier 1412, sous Henri III, un édit royal imposait aux musulmans et juifs de Castille de se regrouper dans des quartiers séparés et leur interdisait d'émigrer. L'Aragon copiait la loi d'« enfermement » de son voisin dès 1415, menant à un certain nombre de conversions, les *conversos* (A. RUCQUOI, *Histoire médiévale de la Péninsule ibérique*, p. 378). En 1492, les Rois Catholiques Ferdinand et Isabelle restaurent une unité religieuse par la prise du royaume nasride de Grenade (2 janvier) puis la pragmatique du 30 mars qui laisse aux juifs le « choix » de se convertir ou de quitter les terres espagnoles.

¹¹ Il semble toutefois que la monarchie n'ait jamais demandé « la pureté de sang à ses agents, ni [adopté] de dispositions générales sur la question » (J.-P. DEDIEU, *L'Espagne de 1492 à 1808*, p. 57).

¹² *Ibid.*, p. 34.

réflexion. Originaire de Liège¹³, cité sise dans les Pays-Bas espagnols catholiques, Théodore de Bry naît en 1528, alors que le protestantisme séduit un nombre croissant de fidèles, Charles Quint¹⁴ tentant de réduire la portée de ce schisme¹⁵. Il faut attendre la décennie 1540 pour que l'Empereur entreprenne une lutte plus vive contre la Réforme, par une action militaire, menant à la Paix d'Augsbourg (1555)¹⁶. De Bry grandit donc dans cette atmosphère de lutte progressive contre la Réforme. L'abdication de Charles Quint laisse les Pays-Bas espagnols à son fils, Philippe II, qui cherche alors à imposer une unicité autour du catholicisme. Inquiété pour ses opinions religieuses, le luthérien est contraint à l'exil en 1570, le souverain espagnol menant des campagnes de répression contre l'hérésie protestante depuis 1566. De Bry trouve refuge, comme bon nombre de ses coreligionnaires, à Strasbourg, ses biens ayant été confisqués. Sa rancœur contre la monarchie catholique et principalement la politique menée par Philippe II semble trouver racine dans son exil. Installé à Strasbourg puis à Francfort-sur-le-Main, c'est de loin qu'il assiste à l'organisation des espaces protestants en lutte contre la monarchie catholique.

Depuis le XVI^e siècle, la place des imprimeurs germaniques occupait davantage d'importance, notamment « *dans le domaine de la circulation de l'information écrite et de l'image gravée* »¹⁷, ce qui explique leur installation de plus en plus fréquente dans l'Espagne des Habsbourg, par ailleurs source même de l'information relative aux récits de « *hardis navigateurs qui révélaient le Nouveau Monde aux habitants du Vieux* »¹⁸. L'implantation de De Bry dans cette partie de l'Europe lui permettait d'obtenir un certain nombre d'informations de première main sur les voyages en Amérique, sur laquelle il a réalisé une œuvre sans pareil¹⁹. Les relations qui existaient entre les deux parties de l'Europe appartenant aux Habsbourg, l'Empire germanique et l'Espagne, facilitaient la circulation des informations au sein de cet ensemble. Aussi, en cette fin de siècle, il est aisé de circuler entre ces deux territoires relevant de la même dynastie royale²⁰. La pratique de l'imprimerie et de la gravure laisse Théodore de Bry dans la droite ligne de ses conationaux, car « *très tôt, l'Espagne [et par extension le domaine des Habsbourg] attire des imprimeurs allemands et flamands*

¹³ Les origines de Théodore de Bry restent relativement sombres, en raison notamment de la répétition des mêmes noms au sein de la famille des De Bry : « *de père en fils, on y portait le prénom de Thiry (Thierry, Théodore) et on y exerçait la profession d'orfèvre.* » (P. COLMAN, « Un grand graveur-éditeur d'origine liégeoise : Théodore de Bry », in J. STIENNON, R. LEJEUNE (s.d.), *La Wallonie. Le Pays et les Hommes*, 1978, p. 189). Aussi, dresser la généalogie pour remonter aux origines de *notre* Théodore de Bry aboutit à un schéma complexe.

¹⁴ Roi d'Espagne et de Sicile dès 1516, empereur germanique à partir de 1519.

¹⁵ Dès 1521, par l'édit de Worms, il en interdit l'exercice, puis en 1529, la diète à Spire impose le rite catholique dans tous les territoires, même réformés.

¹⁶ Elle repose sur le principe selon lequel chaque prince choisit sa religion, les sujets en désaccord pouvant librement émigrer (*Cujus regio, ejus religio*).

¹⁷ C. BERNAND, S. GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde*, 1991, p. 185.

¹⁸ P. COLMAN, *op. cit.*, 1978, p. 190.

¹⁹ La collection des *Grands Voyages*, composée de quatorze volumes in-folio, publiés sur une durée de quarante-quatre années, relate des événements concernant l'Amérique, depuis la découverte, jusqu'à sa conquête par les nations espagnole, française, anglaise et néerlandaise.

²⁰ Depuis l'abdication de l'empereur Charles Quint en 1555-1556, « *l'empire sur lequel le soleil jamais ne se couche* » (Cité in J.-P. DEDIEU, *L'Espagne de 1492 à 1808*, 1994, p. 11) avait effectivement été partagé entre le fils de l'empereur, Philippe II, qui conserve la péninsule ibérique et les terres colonisées, et le frère de Charles Quint, Ferdinand, à qui échoit le titre d'empereur et l'Europe centrale (*Ibid.* p. 12).

itinérants »²¹. L'installation à proximité des Etats germaniques pourrait aussi sembler relever d'une stratégie pour mener à bien « *l'ambitieuse et magnifique entreprise des Grands Voyages* »²² :

Les contacts du Liégeois avec le monde du livre le mènent dans la capitale du grand Etat protestant, l'Angleterre, pendant les années 1587-1588, où il grave, entre autres, les « *cuivres des trente-quatre planches de la Funeral Procession of Sir Philip Sydney* »²³. Durant cet épisode londonien, il rencontre des éditeurs avec lesquels il semble rester en contact ultérieurement, notamment pour la publication de son premier volume des *Grands Voyages*, dont il acquiert le texte à ce moment-là²⁴. Sa rencontre avec Richard Hakluyt, qui a commencé à publier sa collection, les *Principal Navigations*, concernant la colonisation anglaise de l'Amérique, pousse Théodore de Bry à entreprendre la publication de sa propre collection. Ces ouvrages sont publiés dans son nouveau lieu d'habitation, Francfort²⁵, qu'il rejoint probablement après l'intermède anglais²⁶. Cette ville offre des débouchés considérables dans le domaine artistique, « *en tant que place marchande et financière* »²⁷. L'imprimerie et le marché du livre constituent les secteurs qui connaissent un développement des plus rapides, comme le prouve l'essor des foires aux livres de Francfort. Théodore de Bry est parvenu à tisser des liens étroits avec l'éditeur le plus important de la cité, Sigismund Feyerabend, un érudit prêt à accueillir les artistes flamands réfugiés.

L'année 1590 marque un tournant dans la carrière de Théodore de Bry. Il publie son premier volume des *Grands Voyages* dans la maison d'édition de Feyerabend à Francfort, l'année même de la mort de ce dernier. Cet événement semble avoir permis à la famille De Bry d'acquérir tout ou partie du fonds d'atelier de l'éditeur décédé. Un certain nombre de protestants réfugiés (De Bry, Van Winghe, Sadeler, Delaune, etc.), soutenus par des sympathisants, paraît organiser le domaine du livre et de l'édition principalement autour de deux villes d'Empire, Strasbourg et Francfort. Cette dernière, qui constitue l'ultime lieu de vie de Théodore de Bry, concentre tous les livres, philosophiques ou religieux, et attire les éditeurs-libraires de la Réforme, de Genève, Bâle, Strasbourg ou Lyon²⁸. Leur présence dans cette ville permet à l'œuvre des De Bry d'être relayée dans les librairies européennes²⁹.

²¹ C. BERNAND, S. GRUZINSKI, *op. cit.*, 1991, p 185.

²² P. COLMAN, *op. cit.*, 1978, p. 190.

²³ *Ibid.* Voir aussi B. Bucher, *La sauvage aux seins pendants*, 1977, p. 8.

²⁴ Thomas Harriot, qui avait été envoyé en Virginie en qualité de géographe et d'historien, a publié son ouvrage en 1588, *A Briefe and True Report of the Newfoundland of Virginia*, illustré des aquarelles de John White. Ces dernières ont servi de modèle aux gravures en taille douce pour l'*Admiranda Narratio...* (1590).

²⁵ Il a probablement ouvert une librairie dans cette cité dès 1570 (d'après A.-G. BECDELIEVRE-HAMAL, *Bibliothèque liégeoise ou précis historique et chronologique de toutes les personnes qui se sont rendues célèbres par leurs talents, leurs vertus ou leurs actions dans l'ancien diocèse et pays de Liège, les duchés de Limbourg et de Bouillon, le pays de Stavelot, et la ville de Maestricht ; depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Liège, 1836, p. 308).

²⁶ Il doit en effet abandonner son titre de bourgeois de Strasbourg lorsqu'il demande, le 29 octobre 1588, celui de bourgeois de Francfort, titre qu'il obtient le 9 février 1591 (P. COLMAN, *op. cit.*, p. 189).

²⁷ V. BÜCKEN, Théodore de Bry et Joos Van Winghe à Francfort. Un exemple de collaboration entre peintre et éditeur à la fin du XVI^e siècle », *Art&Fact n°15 - Mélanges Pierre Colman*, sous la direction de Jean-Patrick Duchesne, Dominique Allart et Pierre-Yves Kairis, 1996, p. 108.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ B. BUCHER, *op. cit.*, p. 13.

Les attaques par l'image contre les protestants

Au-delà des nombreuses batailles opposant protestants et catholiques, il en est qui sont moins visibles et qui, néanmoins, peuvent avoir davantage traversé les siècles. Il s'agit des images satyriques et critiques envers les protestants ou les catholiques. Rares sont les œuvres protestantes sur le terrain de la guerre des images, hormis la publication en 1563 des *Acts and Monuments* de John Fox, qui met en image les immolations et les massacres perpétrés sous Marie Tudor³⁰ contre les pasteurs et fidèles du culte réformé. Les protestants, surtout les calvinistes, « se méfient des sortilèges de l'image, symbole d'impureté à leurs yeux et amorce toute prête pour le penchant idolâtrique des fidèles »³¹. Concernant les attaques contre les protestants, certaines régions d'Europe sont particulièrement concernées par ce procédé. La France a reçu son lot d'images, en raison des troubles qui l'ont secouée durant quarante années³², mais c'est un ouvrage paru à Anvers en 1587 qui marque particulièrement les huguenots et au-delà, l'ensemble du monde réformé.

Le *Theatrum Crudelitatum Haereticorum nostri temporis* de Richard Verstegan a connu plusieurs rééditions³³, ainsi qu'une publication en français³⁴ au temps des guerres de religion. Dans cet ouvrage, l'auteur dresse, à grand renfort d'images en taille-douce, un portrait des « hérétiques » des plus barbares. Ce recueil fait suite au « premier martyrologe illustré »³⁵, *Briefve Description des diverses cruauitez* publié en 1583-1584, qui illustre les martyres catholiques anglais. Dans le *Théâtre des Cruauitez*, les protestants sont présentés comme des êtres sanguinaires, violents, qui n'hésitent pas à torturer pour exterminer les catholiques. Les deux chapitres qui concernent principalement les premières nations considérées hérétiques occupent les deux tiers de l'ouvrage : *Prologue des Tragédies représentées au Théâtre de la cruauitez des Herétiques*, ainsi que *Particulière Description des cruauitez et inhumanitez des schismatiques d'Angleterre, du règne de Henri huitiesme*. L'Angleterre occupe ainsi douze planches, soit autant que la France, dont Verstegan a décidé de représenter principalement l'année 1562. Un autre Etat touché par l'essor du protestantisme fait l'objet des attaques du graveur : les Pays-Bas sous Guillaume de Nassau, pour lesquels cinq images sont gravées. Le Stathouder est, dès la page de titre, taxé d'usurpateur. Dans le cas de cette jeune nation, l'auteur est plus évasif, relatant des exécutions en grand nombre, sans réelle corrélation entre le texte et son illustration.

Un ensemble de vingt-neuf images permet de frapper l'imaginaire des lecteurs, tant par la finesse de l'exécution des planches qui met en exergue des détails paraissant sordides, que par une représentation explicite et choquante pour l'époque, chacune étant accompagnée d'un

³⁰ Reine catholique d'Angleterre et d'Irlande de 1553 à 1558.

³¹ F. LESTRINGANT, in Richard VERSTEGAN, *Le théâtre des cruautés (1587)*, 1995, p. 43.

³² J.-F. DUBOST, « Huit guerres qui ont déchiré la France », *Les collections de l'Histoire : Les guerres de religion*, n°17, p. 28-31, Paris, octobre 2002, pp. 28-31.

³³ 1592, 1604 et 1607 en latin (*Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*, troisième série, tome quatrième, 1864, p. 373), ce qui montre l'intérêt porté à l'époque pour cet ouvrage.

³⁴ *Théâtre des Cruauitez des Hérétiques de nostre temps*, 1588, réédité en 1607, qui constitue une scénographie de la Contre-réforme (C. DUMOULIE, *Les Théâtres de la cruauté. Hommage à Antonin Artaud*, 2000, p. 5).

³⁵ F. LESTRINGANT, *op. cit.*, 1995, p. 36.

texte d'autant plus précis dans la narration de l'horreur. Les illustrations concernant l'Angleterre peuvent être perçues comme une revanche pour l'auteur qui a dû fuir ce pays³⁶. Une planche représente, par exemple, la décapitation du chancelier sous le règne de Henry VIII, Thomas Morus (More), chrétien ayant refusé de suivre le monarque lors de son rejet de Rome.



[Exécution de Mary Stuart]

Un événement contemporain est aussi mis en image : l'exécution de la reine catholique d'Ecosse Mary Stuart, au château de Fortheringay (ou Fordingham), le 8 février 1587. Cette dernière apparaît alors comme un martyr torturé et exécuté sauvagement par des hérétiques, pour cause d'infidélité, et Verstegan montre une scène publique abondant en ce sens. La foule acclame la décision prise par la Reine Elisabeth, et aucune tristesse ne semble visible. Le mouvement est créé par cette hache brandie au-dessus de Marie, sur le point de s'abattre sur la nuque de la nouvelle martyre. Quelques nobles ont retiré leur chapeau, peut-être en signe de respect ou de prière pour l'exécutée, alors que le personnage du premier plan, le plus visible, seul auprès du « spectacle » de l'exécution, a conservé sa coiffe, indiquant un total désintéret pour le statut de la condamnée, voire un accord avec la sentence. Sur la partie gauche, à l'arrière-plan, un homme brandit la tête de l'ancienne reine d'Ecosse, devant une foule enthousiaste.

La France connaît, elle aussi, une série de douze planches sur les faits durant les guerres de religions³⁷, dont des massacres de religieux, prioritairement dans l'Angoumois, apparemment davantage pour l'année 1568 que 1562, contrairement à ce que l'auteur avait indiqué. Ces derniers sont réputés aider les plus démunis, et leur exécution apparaît alors, aux yeux des catholiques, comme une des plus horribles cruautés.

³⁶ Né Richard Rowland, à Londres, vers 1550, de confession catholique, il est contraint de quitter l'Angleterre au moment des « lois de sang » d'Elisabeth I^{ère}. Il trouve alors refuge à Anvers où il travaille pour le compte du roi d'Espagne Philippe II.

³⁷ Nous utilisons les explications de l'édition française de R. Verstegan, reprises par le *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*, pp. 375 et suiv.



[Huguenots, en France, Pl. 13]

Cette planche illustre l'horreur perpétrée par les huguenots. Quatre scènes sont conjointement représentées, sans réel rapport entre elles, dans un cadre rappelant un encadrement religieux (l'édifice de l'arrière-plan présente des aspects de monastère). L'auteur a, semble-t-il, organisé sa démonstration, les lettres de l'image renvoyant à une explication textuelle. Trois huguenots, chiffre symbolique, s'acharnent sur un personnage dans chaque partie de l'image. A l'arrière-plan, des enfants sont exécutés, tenus d'une main par les pieds, l'autre brandissant une épée prête à s'abattre sur la pauvre victime, symbole de l'innocence. Les trois parts des premier et deuxième plans mettent en scène un religieux, qui est torturé par un trio de protestants. Dans la partie droite (A), il est éviscéré, ses intestins sont enroulés autour d'une broche, alors qu'à l'arrière (B), le religieux est enterré vivant, tandis que l'homme d'Eglise présente un objet indistinct, dernier rempart face à la fureur de ses agresseurs. Enfin, le plus visible sur la planche, sur la partie avant à gauche, les huguenots auscultent l'ecclésiastique, préalablement éventré après qu'il ait consommé une grande quantité d'eau, dans le but d'appréhender le fonctionnement de son estomac. Une grille chauffe sur un brasier, laissant imaginer la torture suivante : la grille est hérissée de pointes, qui, une fois chauffée jusqu'à devenir rouges, pénètrent le corps du malheureux.

Quatre religieux du couvent des Cordeliers d'Angoulême sont aussi tués par émascation, d'un coup de hallebarde dans le crâne ou par pendaison. Certains catholiques sont attachés deux par deux sans nourriture, afin que le seul repas possible qui leur reste soit l'autre, en cas d'extrême faim, les poussant à l'anthropophagie (planche 6, p. 91³⁸). D'autres encore ont été livrés à un bûcher composé de plusieurs petits feux, consommant lentement leurs victimes ou brûlés vifs dans leur maison, après avoir accueilli les huguenots pour le souper³⁹, comme sur la planche 7. Certaines femmes ont aussi été traînées dans les rues, tirées par un cavalier au moyen de leur longue chevelure (planche 7, p. 93), alors que des hommes voyaient leurs mains être plongées dans de l'huile bouillante jusqu'à ce que la peau se détachât des os (planche 8, p. 95). Les exemples tirés de l'ouvrage de Verstegan sont

³⁸ Nous utilisons la pagination de la publication préfacée et annotée par F. Lestringant, en 1995.

³⁹ Les guerres pèsent très lourd sur les habitants qui vivent à proximité des champs de bataille, leurs récoltes pouvant être dévastées, mais surtout, ils risquent de devoir héberger et nourrir les combattants et leurs montures, au risque parfois d'être volés et/ou violés.

nombreux, bien que leur véracité historique soit des plus douteuses. Les corps subissent ainsi mille tourments, entre parties génitales ou langue arrachées, brûlures en tout genre, coups portés, défenestration, etc., les protestants en général, huguenots en particulier, apparaissent alors comme des barbares.

Toutes ces images illustrent des horreurs toujours plus monstrueuses, usant souvent de la méthode rotative⁴⁰. Par exemple sur la septième planche de l'ouvrage (p. 93 dans l'édition publiée par F. Lestringant, p. 37 dans l'édition de 1587), le lieutenant général du roi de France à Angoulême est tué, et l'image se termine sur l'assassinat de sa femme, qui est traînée dans la rue. Sur la partie droite de l'image, les protestants pratiquent le supplice du chauffe-pieds⁴¹ sur une femme qui leur avait donné le couvert. De la même manière, plus explicitement, le prêtre de Houdan (diocèse de Chartres) sur la planche 11 (p. 101 ou 45) se voit contraint de célébrer la messe et d'en subir des moqueries en tout genre par des protestants (premier plan), alors qu'à l'arrière plan, le même prêtre est attaché sur la croix de son église puis est pris pour cible par les mêmes arquebusiers huguenots. Dans le même temps, il semblerait qu'à l'extérieur, un autre prêtre, de Floran, près de Sainte-Menehould, soit insulté, fouetté et émasculé. Cette scène est d'une pure invention, les clochers étant éloignés de près de trois cents kilomètres. Verstegan ne cherche donc pas à relater une chronologie d'événements réels, mais à cumuler des horreurs pour lesquelles les huguenots sont désignés coupables. Dès lors, « [...] *une enquête sur les supplices appliqués en pays chrétien par les novateurs concluait à bon droit que "les disciples de Calvin et de Bèze (qu'on appelle huguenots) sont les plus cruels et désireux du sang d'entre tous les hérétiques"* »⁴². Les populations d'Europe deviennent ainsi facilement influencées par cette vision d'horreur, et risquent de prendre parti contre les protestants.

Comment répondre, alors, à une telle attaque venant du parti du pape ? Les calvinistes se refusaient à montrer leurs martyrs pour les ériger en figure emblématique de la lutte religieuse. Seules leurs paroles au seuil de la mort sont transcrites, permettant leur souvenir, pour rappeler qu'ils n'ont pas dérogé à leur *credo*. En effet, les Réformés considèrent que le martyr ne concerne pas un homme, mais toute la population de la même religion. Aussi, mettre en image un être subissant tourments et souffrances ne leur semble pas utile. Nonobstant, ils ne peuvent laisser cette agression sans réponse. C'est le graveur d'origine liégeoise Théodore de Bry qui trouve la manière la plus allégorique qui soit pour contre-attaquer⁴³. Par l'intermédiaire des visages indigènes, il s'investit non seulement dans une action qu'il considère juste, qui plaît d'autant plus au public qu'elle concerne le Nouveau

⁴⁰ Sur une même planche, plusieurs événements qui se déroulent successivement sont représentés suivant un sens de lecture rotatif (B. BUCHER, *op. cit.*, 1977, p. 33).

⁴¹ Il s'agit d'allumer un feu, d'y mettre des pelles de fer et lorsqu'elles sont rouges, de brûler la plante des pieds du supplicié.

⁴² V. Carrière, *Introduction aux études d'histoire ecclésiastique locale*, Bibliothèque de la Société d'histoire ecclésiastique de la France 1940, p. 492.

⁴³ Le travail mené par Serge Gruzinski a permis de déterminer quatre périodes d'affrontements par l'image. La deuxième période concerne notre auteur, puisque les éléments mis en images par De Bry concernent prioritairement les années 1520-1570.

Monde⁴⁴, mais aussi qui lui est sensible : « *la Relacion s'attaque à un problème auquel l'éditeur est sensible : la défense des Indiens d'Amérique* »⁴⁵. De Bry est parvenu à dresser un portrait idyllique des habitants du Nouveau Monde, mais rapidement, dès le troisième volume, ces derniers apparaissent barbares, en raison de l'anthropophagie.

Théodore de Bry et la Légende noire

Dès 1594, le graveur liégeois se lance dans une action menée par quelques rares protestants en lutte contre la suprématie catholique en Europe, déjà mise à mal par l'expansion du protestantisme sur l'échiquier politique. Cette période est effectivement marquée par les guerres de religions, qui déchirent l'Europe depuis plus de trente années, et plus particulièrement la France⁴⁶.

Alors qu'il présentait les populations amérindiennes sans souci de chronologie, dès le quatrième volume, De Bry revient sur l'histoire de la mise au jour de ce nouveau continent, avec une vision de Colomb traversant l'Océan, ou arrivant sur Hispaniola⁴⁷. En réalité, ce sont les livres quatre, cinq et six⁴⁸ qui montrent aux Européens de la Renaissance la rencontre entre les Espagnols, pionniers à avoir ouvert la route des Indes, et les populations autochtones. La source utilisée pour réaliser les gravures de ces trois parties des *Grands Voyages* est en fait la même : *Novae Novi Orbis Historiae...*, d'Urbain Chauveton⁴⁹. Ce dernier a traduit de l'italien au français l'œuvre de Jérôme Benzoni, datant de 1565⁵⁰. L'auteur milanais « *avait accompli, en plus de quelques voyages avérés dans certaines parties de l'Amérique du Sud, un vaste travail de compilation nourri principalement des écrits de Francisco Lopez de Gomara et du dominicain Bartolomé de Las Casas.* »⁵¹ Traducteur de cette compilation, qui « *raconte successivement les découvertes de Colomb et Magellan et la conquête du Pérou* »⁵², Urbain Chauveton y ajoute de surcroît ses propres commentaires, à partir de recherches

⁴⁴ Ce qui lui assure une source de devises, comme l'indique le témoignage de l'auteur en prélude de la *Pars Secunda* (1592).

⁴⁵ V. BÜCKEN, *op. cit.*, 1996, p. 110.

⁴⁶ Pour de plus amples informations, cf. J.-F. DUBOST, « Huit guerres qui ont déchiré la France », *Les collections de l'Histoire : Les guerres de religion*, n°17, octobre 2002, pp. 28-31.

⁴⁷ Ces images sont fréquemment usitées dans les manuels scolaires, en classe de Cinquième. Un article est en cours de rédaction pour leur exploitation pédagogique dans le cadre des nouveaux programmes en vigueur dès la rentrée 2010.

⁴⁸ Th. DE BRY, *Americae Pars Quarta (Quinta, Sexta), Sive Insignis et Admiranda Historia de reperta primum Occidentali India à Christophoro Colombo. Scripta ab Hieronymo Benzono Mediolanense [...]*, 1594 (1595, 1596).

⁴⁹ Cet ouvrage de 1578 connaît une traduction française l'année suivante : *Histoire Nouvelle du Nouveau Monde : contenant en somme ce que les Hespagnols ont fait jusqu'à présent aux Indes Occidentales, et le rude traitement qu'ils font à ces povres peuples-la. Extraite de l'Italien M. Hierosme Benzoni Milanois, qui ha voyagé XIII ans en ces pays-la : et enrichie de plusieurs Discours et choses dignes de memoire. Par M. Urbain Chauveton. Ensemble, Une petite Histoire d'un Massacre commis par les Hespagnols sur quelques François en la Floride. Avec un indice des choses les plus remarquables.* Ce serait la version latine qui aurait servi de modèle à Théodore de Bry pour ses ouvrages.

⁵⁰ J. BENZONI, *La Historia del Mondo Nuovo [...] la qual tratta dell'isole, & mari nuovamente ritrovati, et delle nuove citta da lui proprio vedute [...] in quattordecim anni*, 1565.

⁵¹ F. LESTRINGANT, *Le Huguenot et le Sauvage...*, p. 162.

⁵² I. MALAISE-ENGAMMARE, « Théodore de Bry et Bartolomé de Las Casas. Images de la dissidence religieuse », *Art&Fact* n°15, p. 112.

personnelles⁵³. Aussi, un lecteur avisé doit parvenir à dissocier la part de moquerie de Chauveton de la « réalité » issue de la source première. De Bry prend en effet « *connaissance de Benzoni dans la traduction qu'en a donnée Chauveton, encore qu'il serait plus exact de parler d'interprétation.* »⁵⁴

L'utilisation par De Bry de l'ouvrage de Benzoni, via la traduction et les commentaires de Chauveton⁵⁵, aboutit en fait à une double interprétation, celle du théologien et celle du graveur. Supplantant l'expérience du voyageur, qui n'apparaît sur aucune planche, le Liégeois axe son travail autour de la cruauté des conquérants et des maux causés aux habitants des Indes après leur passage. De libre au début de l'histoire de Benzoni (quatrième livre, évoquant la découverte et les prémices de la conquête), l'Indien est asservi au fur et à mesure des publications. Bien que les événements relatés par Benzoni soient, de toute évidence, historiquement recevables⁵⁶, ils constituent surtout une attaque contre les méthodes utilisées par les conquérants espagnols⁵⁷. Benzoni apparaît *de facto* par son œuvre comme un des protagonistes de la légende noire⁵⁸. Les méthodes employées, et mises en images par Théodore de Bry, reprennent celles que l'Inquisition utilisait⁵⁹ : flagellation, supplice du garrot, de l'eau, pendaison, bûcher, massacre... constituent ainsi une partie de la panoplie inquisitoriale⁶⁰. Cependant, le protestantisme ne se développe pas en Nouvelle Espagne, tant l'Inquisition soupçonnait les non-Espagnols, alors que les Indiens étaient principalement poursuivis pour idolâtrie et sorcellerie⁶¹. Condamnant la conquête, De Bry veut aussi transmettre une autre image : « *la mort des Indiens a été le fait des Espagnols et non la conséquence de la présence du vrai Dieu.* »⁶²

Après 1596, date de la parution du sixième volume, De Bry interrompt son œuvre, alors qu'il est atteint de la goutte. Il n'arrête cependant pas de graver, et, en 1598, année de sa mort, sort des presses de Francfort un ouvrage qui crée en Europe un profond sentiment de malaise : *Narratio regionum Indicarum per Hispanos quosdam devastatarum verissima*⁶³. Cet

⁵³ Chauveton se nourrit principalement des titres de « *l'historien Gomara, le recueil des Navigations et Viaggi de Ramusio, sans oublier l'ouvrage fraîchement imprimé de Jean de Léry* » (F. LESTRINGANT, *op. cit.*, p. 163).

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ « *L'ouvrage [de Benzoni] a été traduit d'italien en français et en latin par un théologien protestant de Genève, Urbain Chauveton* » (B. BUCHER, *La sauvagerie aux seins pendants*, p. 88).

⁵⁶ Les ouvrages de Pietro Martire, Oviedo ou Gomara abondent en ce sens.

⁵⁷ D'après B. BUCHER, *op. cit.*

⁵⁸ Comment cette *leyenda negra* parvient-elle à prendre plus d'importance pour l'Espagne que pour tout autre peuple ? D'après R. Romano, la réponse ne se trouve pas en Europe, mais en Amérique. Alors qu'aucun document ne permet d'affirmer que les *conquistadores* considéraient les Indiens comme des bêtes, « *cette croyance en la bestialité [a été attribuée aux peuples d'Amérique] de manière outrancière et quasi caricaturale* » par les adversaires des Hispaniques (d'après G. GLIOZZI, *Adam et le Nouveau Monde...*, p. 246).

⁵⁹ Comme les juifs, les protestants critiquaient l'Inquisition et son fonctionnement (J.-P. DEDIEU, *op. cit.*, p. 36).

⁶⁰ Il est toutefois important de souligner que l'Inquisition a fonctionné en Amérique, mais principalement en répression aux mauvais chrétiens, qui profitaient de l'éloignement de Rome pour se livrer à des exactions jusqu'alors condamnées par l'Église, jugeant les paroles malsonnantes, les blasphèmes, mais aussi l'hérésie protestante, à l'exemple de l'archevêque de Mexico en 1553, Alonso de Montufar (cf. B. GRUNBERG, « Le Nouveau Monde mis au pas », *Notre Histoire Spécial Inquisition*, n°35, p. 67).

⁶¹ *Ibid.* pp. 68-69.

⁶² M. DUCHET, *op. cit.*, p. 44.

⁶³ *Tyrannies et cruautés des Espagnols, perpétrées ès Indes occidentales, qu'on dit nouveau monde.*

ouvrage⁶⁴ est le fruit d'une double source : d'abord, il provient de la l'*Historia de las Indias* rédigée à partir de 1527⁶⁵ par Bartolomé de Las Casas⁶⁶ et publiée à Séville en 1552⁶⁷ ; sa seconde source est la traduction de l'œuvre précédente du castillan en latin par le protestant flamand Jacques de Miggrode⁶⁸, éditée en 1579.

L'horreur de l'image de l'Espagnol⁶⁹ est donc décuplée lors de la parution de cet ouvrage, qui participe activement à la *leyenda negra*. De manière à suivre le parti anti-hispanique, le graveur met en scène des Espagnols violents, qui torturent les peuples indigènes, entretenant « *les sentiments anti-espagnols dans la colonie d'émigrés flamands de Francfort et [les justifiant] auprès de ceux qui n'[avaient] pas eu à subir leur domination.* »⁷⁰ Un certain nombre de Flamands avaient en effet été contraints, pour les mêmes raisons que le graveur liégeois, de quitter leur Flandre natale, et trouver refuge dans les cités d'Europe partisans de la Réforme, dont Strasbourg et Francfort.

Quelle fut la réaction des rois d'Espagne face au développement de cette *leyenda negra* ? Il semblerait que leur réponse, dès la moitié du XVI^e siècle, ait été de ralentir voire de freiner le rythme de production des récits, toujours plus nombreux⁷¹, relatifs à la conquête des Empires aztèque et inca. Bernal Diaz del Castillo, par exemple, achève en 1575 de rédiger un récit sur des événements datant des années 1552-1568, mais la publication de l'*Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* n'est autorisée qu'en 1632, soit près de soixante années après la rédaction⁷².

D'autres écrits, en revanche, sont publiés avec pour but de défendre la patrie espagnole, notamment le texte de Quevedo (*Défense de l'Espagne* - 1609). De même, les souverains ordonnent au jurisconsulte Juan de Solorzano Pereira de retirer du manuscrit de sa *Politica Indiana* les édits royaux contenant mention de la maltraitance des Amérindiens. En 1659, la *Brevissima* de Las Casas est interdite par l'Inquisition. Ces deux derniers exemples ont pour objectifs d'empêcher les nations ennemies de l'Espagne d'utiliser les écrits de ressortissants espagnols contre la monarchie catholique. Enfin, à la fin du XVIII^e siècle, le roi Charles III commande auprès de Juan Bautista Muñoz une réécriture de l'histoire des Indes, dans le

⁶⁴ Il semblerait, derrière l'analyse d'I. Malaise-Engammare, que cet ouvrage soit davantage une œuvre collective de la famille De Bry, le père, Théodore, arrivant en fin de vie (il meurt en mars 1598), et les frères, Jean-Théodore et Jean-Israël, ont signé : *Cum figuris fratrum de Bry*, ce qui indique leur travail.

⁶⁵ « *C'est dans cette retraite studieuse [à Saint Domingue], en 1527, que [Las Casas] commence à rédiger l'Historia de las Indias, pour laquelle il dispose notamment des papiers de Christophe Colomb* » (J. CORNETTE, « Pour Dieu et les Indiens », *L'Histoire* n°271, p. 21).

⁶⁶ Pour de plus amples informations sur ce personnage, voir, entre autre, M. MAHN-LOT, *Bartolomé de Las Casas et le droit des Indiens*, 1995 (1^{ère} éd. 1982).

⁶⁷ A. Milhou, in B. de LAS CASAS, *La Destruction des Indes*, p. 7. L'ouvrage est traduit dans la seconde moitié du siècle en néerlandais, allemand, français, anglais, italien et latin (S. ARNOLDSSON, *op. cit.*, p. 25).

⁶⁸ C'est d'ailleurs cette version qui est publiée par A. Milhou en 1995. Ce n'est qu'à la fin de l'année 2002 que les éditions du Seuil publie pour la première fois en français l'œuvre de Las Casas.

⁶⁹ En recoupant les différents éléments sur les *conquistadores*, leur portrait-robot durant le XVI^e s. les dessinerait en « *assassin (schéma américain), vantard (schéma italien), fils du diable, [malgré sa piété] (schéma allemand)* » (R. Romano, *op. cit.*).

⁷⁰ V. BÜCKEN, *op. cit.*, p. 110.

⁷¹ « *Tout ce qui touche au Nouveau monde rencontre l'intérêt d'un nombreux public. Le succès des Grands Voyages en témoigne* » (*Ibid.*).

⁷² M. MUND-DOPCHIE, *Les Humanistes et les « nouveaux mondes » : dire et engranger la découverte*, leçon disponible sur <http://pot-pourri.fltr.ucl.ac.be/itiner/enseignement/FLTR2150/>.

contexte des philosophes des Lumières⁷³.

La violence des Espagnols au Nouveau Monde semble connue des souverains, au vu de leur réaction. Une telle réponse de la part des institutions dirigeantes, tardive et peu efficace, se comprend dans un contexte où le roi d'Espagne « *se fait le champion de l'orthodoxie catholique* »⁷⁴, et une mauvaise perception de ses sujets risquait d'entacher l'image que l'Europe, et par conséquent la Papauté, se faisait de l'Espagne. De leur côté, le but des Réformés est de rallier à leur cause des amis éventuels, mais aussi « *de diviser l'ennemi en suscitant des révoltes en son sein.* »⁷⁵

Après avoir montré les modes de vie, les coutumes, les relations avec les Européens, voici que De Bry relate la destruction des Amérindiens par un peuple qui a tenté, de surcroît, d'éliminer les partisans de sa propre religion. Aussi, en gravant des Indiens qui souffrent des atrocités perpétrées par les Espagnols⁷⁶, c'est aux huguenots ou plus généralement aux protestants qu'il faut penser⁷⁷. L'attaque contre la perfidie des catholiques n'est pas directe, mais elle se comprend dans le vécu de De Bry, dont la haine envers les Espagnols peut s'appréhender aisément. Ces événements déplacés sur la scène exotique, cette Amérique assez peu connue, deviennent plus supportables au regard des lecteurs, et De Bry peut les illustrer dans toute leur horreur : « *l'écart maximal est atteint : tout à la fois géographique, culturel et religieux, il empêche l'authentification* »⁷⁸, ce qui permet au graveur d'éviter la mise à l'index. Toutefois, ceux qui sont capables de tant de cruautés sur des êtres humains restent en mémoire : si l'Espagnol, par extension le catholique, se comporte de la sorte en Amérique, il est capable d'agir ainsi en Europe⁷⁹, car sa véritable nature se révèle dans un espace lointain, tel que l'Amérique. L'image qui reste des Hispaniques, au sortir de la lecture des derniers volumes gravés par l'initiateur des *Grands Voyages*, reste celle de monstres sanguinaires, avides de toujours plus d'or, prêts à tout pour s'enrichir, n'hésitant pas à torturer pour aboutir à leurs fins⁸⁰.

L'illustration de la leyenda negra

Le choix parmi plus de quatre-vingts dix images s'avère délicat à justifier. Aussi, il a semblé préférable de s'appuyer sur des faits répétés au sein des ouvrages. Le cas de la conquête du Pérou en est un exemple. Développé dans le sixième volume ainsi que par le

⁷³ J. PEREZ, *op. cit.*, p. 137 et suiv.

⁷⁴ M. GRAULICH, « Le cannibalisme sans tabou », *Historia thématique*, juillet-août 2003, p. 77.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ J.-P. DUVIOLS, « Théodore de Bry et ses modèles français », *Caravelle* n° 58, 1992, p. 14, précise toutefois que des « *aquarelles ont été peintes seize ans avant que ne paraisse l'édition latine de Théodore de Bry* » : était-ce une esquisse copiée par le graveur (la page de titre manuscrite comportait le nom de *Guillaume Iulien à l'enseigne de l'Amitié pres le College de Cambray*) ?

⁷⁷ F. Lestringant annote la réédition de R. VERSTEGAN, *Le Théâtre des Cruautés*, 1995, p. 43 : « *Les Indiens d'Amérique prennent la place des huguenots persécutés en France et des protestants martyrisés de toute l'Europe.* »

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ M. GRAULICH, *op. cit.*, p. 77.

⁸⁰ L'exemple de l'image 14 du volume V permet d'illustrer cette idée : des Indiens de la province de Carthagène, qui ont amené de l'or au gouverneur Diego Gottirez, se retrouvent, au terme d'un repas partagé, enchaînés pour obtenir une nouvelle rançon.

frontispice de l'ouvrage consacré à Las Casas, il marque l'importance de cet événement pour Théodore de Bry, probablement dans son objectif de détruire par les images la monarchie catholique, à moins que ce ne soit par facilité, la gravure en taille-douce permettant la réutilisation des plaques de cuivre ayant déjà servi.

Dès 1502, Francisco Pizarro a joint l'Amérique et accompagne Balboa dans son expédition qui lui permet de découvrir l'océan Pacifique en 1513. Lors de ses nombreuses campagnes à travers le continent américain, ce fils d'*hidalgo* a rencontré un grand nombre d'indigènes, et a aussi entendu parler du vaste empire du Soleil. Quelques raids de reconnaissance lui permettent de localiser ces espaces, dont la richesse est réputée en cette région du monde. Les peuples dominés par les Incas, pas toujours en osmose avec leurs maîtres, voyaient parfois dans le *conquistador* une aide pour se libérer de l'opresseur. Lorsqu'il prépare sa rencontre avec le peuple inca, Pizarro ne connaît peut-être pas les troubles politiques qui règnent dans ce vaste empire⁸¹. Avec deux cents soldats et vingt-sept chevaux⁸², il débarque alors à Tumbes en janvier 1531, décidé à rencontrer l'Inca. Durant ce temps, Atahualpa a atteint Cuzco, où il a envoyé un de ses généraux, Quizquiz, pour capturer l'Inca. Au même moment, Pizarro organise sa rencontre avec Atahualpa, à Cajamarca.

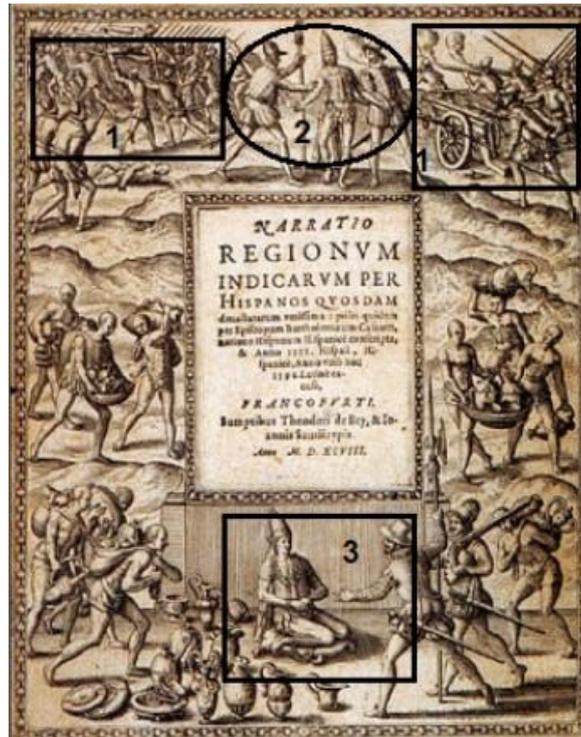
C'est cet événement que Théodore de Bry a décidé de mettre en valeur dans le frontispice de l'œuvre lascasienne. Comme dans les précédents volumes des *Grands Voyages*, le frontispice est l'occasion pour le graveur de montrer une suite de faits importants pour le reste de l'ouvrage, auxquels il adjoint le thème général, sous la forme d'un long titre dans un cartouche au centre de l'image. La partie supérieure précède chronologiquement l'inférieure, la lecture pouvant s'effectuer depuis la gauche de cette ensemble jusqu'au centre. Les groupes de personnages à droite et à gauche semblent liés⁸³ et constituer la « rencontre de Cajamarca » : d'un côté, des Européens, probablement espagnols, tirent à grands renforts de canons et d'arquebuses, « dont une seule détonation sème la panique »⁸⁴ et rappellent dans l'esprit des Indiens la mort que ces armes prodiguent.

⁸¹ A la mort de Huayna Capac, Huascar, successeur désigné, dirige la région sous domination inca. Toutefois, son frère, Atahualpa, semble obtenir davantage les faveurs des nobles de la seconde capitale, au Nord, Tomebamba (ou Tumibamba). Lorsque Pizarro et les *conquistadores* approchent de l'empire incaïque, les deux frères s'appêtent à mener une guerre pour imposer leur pouvoir respectif (cf. M. CONCEPTION BRAVO GUERREIRA, « L'Agonie de l'Empire inca », *L'Histoire* n°33, pp. 26-36).

⁸² M. LEPAGE, « Les Révoltes indiennes pendant la conquête espagnole », *L'Histoire* n°13, p. 41.

⁸³ Ils sont indiqués par le numéro 1 sur l'image.

⁸⁴ *Ibid.* p. 44.



[Frontispice Las Casas]

Le groupe d'indigènes sur la gauche, particulièrement nombreux, armés de seules lances, ne semble guère subir de réelles pertes, un seul corps gisant au sol⁸⁵... Atahualpa apparaît dans cet ensemble, sur une litière portée par des indigènes. Alors que le groupe subit une débandade, deux Espagnols, aisément reconnaissables à leur armure, tirent le fils de l'Inca hors de son trône⁸⁶. Cette scène, déjà développée dans le volume VI des *Grands Voyages*, nous amène à celle du centre de la partie supérieure⁸⁷ : le trio de personnages, au sommet du cartouche qui comporte le titre, montre Atahualpa au centre, entouré de deux Espagnols, « *Francisco Pizarro sans doute à sa droite* »⁸⁸, semblant l'empêcher de partir, une hallebarde marquant la séparation. Atahualpa est alors arrêté par Pizarro, qui l'emmène avec pour but de demander une rançon en échange de sa liberté. Cet événement nous conduit dans la partie inférieure de l'image, où l'Inca est enchaîné⁸⁹, calmement agenouillé, alors que les Espagnols s'agitent frénétiquement autour de lui. La cupidité pour l'or est en marche dans leur esprit. L'immense rançon demandée en échange d'Atahualpa est ici symbolisée par le nombre d'Indiens qui apportent quantité de richesses aux Espagnols avides d'en posséder toujours plus. Dix indigènes vêtus d'un pagne, les bras chargés d'objets tels que des bijoux, vases, coupes, boucliers, amphores⁹⁰, etc. arrivent de toute part. Selon toute vraisemblance, le lecteur s'attend à la libération de l'Inca, mais la gestuelle des Espagnols peut laisser deviner une volonté d'en obtenir toujours plus, et donc une captivité plus longue.

⁸⁵ D'après J.-P. Duviols, in B. de LAS CASAS, *op. cit.*, p. 197.

⁸⁶ L'image semble montrer les Espagnols attrapant l'Inca par le pied et le bras alors que les textes ne précisent que le bras (*Ibid.* p. 210).

⁸⁷ Indiquée par le numéro 2 sur la planche.

⁸⁸ *Ibid.* p. 197.

⁸⁹ Indiquée par le numéro 3 sur la planche.

⁹⁰ *Ibid.* Ce sont des objets de facture typiquement européenne.



[Exécution d'Atahualpa, Las Casas, 15]

Une planche l'intérieur à l'ouvrage vient compléter cette rencontre présentée en guise d'introduction : *l'exécution d'Atahualpa*. L'image se décompose en trois parties distinctes⁹¹. D'abord, la scène d'arrière-plan reprend les éléments évoqués précédemment, à savoir la chute d'Atahualpa dans un guet-apens, et en même temps celle du sceptre, symbole de son pouvoir⁹². Un élément complète l'événement du frontispice : la présence d'un religieux, le Père Valverde, dominicain, qui présente à Atahualpa une *Bible*⁹³, pour qu'il se convertisse. Devant son rejet, l'homme d'Eglise ne peut que laisser les Espagnols l'emmener. Le deuxième moment de l'image se déroule au deuxième plan : De Bry choisit une autre manière que celle du frontispice pour représenter l'immense rançon apportée en échange d'une libération probable de l'Inca. En grande discussion, ce dernier est assis dans un siège, alors que Pizarro gesticule. De nombreux objets sont déplacés par des Indiens, probablement pour être fondus, afin de récupérer l'or qui s'y trouve. A noter qu'ils sont de différentes natures, et selon, J.-P. Duviols, « *de forme fantaisiste.* »⁹⁴ Enfin, le dernier temps de cette planche se déroule sous les yeux du lecteur : la mise à mort de l'Inca Atahualpa. Sous le regard indifférent de trois Espagnols, trois esclaves noirs (marque du désintérêt pour le supplicié) l'exécutent, après qu'il se soit converti au christianisme⁹⁵. Signe d'une perte de dignité, les insignes du pouvoir de l'Inca, dont le bonnet, gisent pêle-mêle sur le sol.

L'Espagnol apparaît demandeur en or, mais devant les atrocités dont sont capables les Indiens, il semble plus proche de l'idéal européen. Toutefois, une image de 1598 brise cet idéal.

⁹¹ Le graveur suit une méthode rotative pour la réalisation de planches, comme nous l'avons vu pour le frontispice, permettant de représenter plusieurs événements simultanés. Nous reprenons pour la description les éléments développés par J.-P. Duviols (*Ibid.* p. 210).

⁹² Cet événement, déjà développé par Théodore de Bry lors du sixième volume des *Grands Voyages*, relatif à la conquête du Pérou (1596), permet de penser que le graveur a probablement réutilisé ses planches, tant les similitudes entre les deux éditions est frappante.

⁹³ « *Celui-ci prit le mystérieux objet, l'ouvrit, l'écoula, n'entendit rien et le jeta à terre. Ce fut le signal du massacre* » que l'on aperçoit à l'extrémité gauche de l'arrière-plan (N. WACHTEL, *La vision des vaincus*, p. 73).

⁹⁴ J.-P. Duviols, in B. de LAS CASAS, *op. cit.*, p. 210.

⁹⁵ L'épisode de la *Bible* et de la conversion d'Atahualpa est davantage développé dans le volume VI des *Grands Voyages*, par un jeu de cinq planches (VI 05 à VI 11, sauf 08), ainsi que dans le frontispice de ce volume. Cf. F. LESTRINGANT, *Une Sainte horreur...*, pp. 225-231.



[Boucherie de chair humaine, Las Casas, 10]

Sur la dixième planche de la suite lascasienne, intitulée *La boucherie de chair humaine*, De Bry cherche à montrer au public européen différents moments de la relation entre les Indiens et les Espagnols qui les dominent. Les informations qui nous paraissent au premier abord nous permettent de penser que cette image évoque le cannibalisme des Indiens⁹⁶. Au premier plan, dans la partie droite de la planche, des Amérindiens, reconnaissables à leur quasi-nudité, semblent préparer un festin de chair humaine : deux d'entre eux équarrirent un corps démembré et décapité, un autre paraît se délecter d'un avant-bras, tenant par les cheveux une tête sans corps, dont l'expression évoque la frayeur. L'élément le plus horrible aux yeux des Européens de l'époque est sans conteste cet enfant qui semble faire une sieste sur le « boucan »⁹⁷, alors qu'il est probablement mort, et qu'il cuit, « *ses chairs tendres* [rendant] *inutiles l'équarrissage.* »⁹⁸ La présence des Espagnols rend cette scène plus odieuse encore, non seulement parce que ces derniers laissent les populations locales pratiquer ces actes, mais ils ne semblent pas choqués de voir un autochtone déguster des membres humains. Pire, ils organisent cette consommation. Tapis dans l'ombre, deux Espagnols pratiquent ce « troc de l'horreur », proposant une jambe ou un tronc contre un collier⁹⁹. Toutes sortes de morceaux provenant de corps humains pendent sur des esses¹⁰⁰, comme dans une boucherie européenne. Il semblerait d'ailleurs que le dépeçage du corps du premier plan, devant l'Espagnol qui tient une hallebarde¹⁰¹, soit régi par ce dernier, qui paraît indiquer les morceaux à conserver et donc à troquer. La cruauté des Espagnols aurait pu se limiter à cette horreur, mais De Bry a voulu montrer que, sur la même image, la cruauté du cannibalisme organisé par les Espagnols s'ajoutait à la violence qu'ils exercent sur leurs soumis. Les Indiens doivent transporter pour leurs maîtres des objets particulièrement lourds, comme un canon ou une ancre. L'un d'entre eux ploie sous le poids de l'ancre de caravelle qu'il

⁹⁶ Les lecteurs avaient déjà découvert dans le troisième volume des *Grands Voyages* l'atrocité de l'anthropophagie rituelle chez les Tupinamba.

⁹⁷ Il s'agit du procédé qui consistait à fumer les morceaux de « viande » sur le feu qui se trouvait en dessous. Toutefois, contrairement à la représentation faite ici, le brasier n'avait pas de grandes flammes pour cuire, mais le feu permettait la fumaison.

⁹⁸ J.-P. Duviols, in B. de LAS CASAS, *op. cit.*, p. 207.

⁹⁹ L'échoppe au deuxième plan de l'image, devant laquelle des Indiennes viennent apporter des bijoux pour choisir un morceau de viande sur l'étal, paraît effectivement de facture européenne.

¹⁰⁰ F. LESTRINGANT, *Une Sainte horreur ou le voyage en Eucharistie*, p. 212.

¹⁰¹ Il s'agirait, d'après I. MALAISE-ENGAMMARE, *op. cit.*, p. 114, de Pedro de Alvarado.

soulève¹⁰², surveillé de près par un homme vêtu à l'espagnole. A l'arrière-plan, ce même Indien qui porte l'ancre chute « *pour la première fois* »¹⁰³, et est fouetté par les Européens qui l'entourent. Ainsi que le précise J.-P. Duviols, « *cette ancre ressemble à s'y méprendre à une croix* »¹⁰⁴ et le jumelage des deux scènes décrites précédemment permet d'établir un lien entre cet indigène qui porte, courbé, l'ancre, « *pareil à Jésus montant au Golgotha, courbé sous la croix* »¹⁰⁵ et les textes relatant le chemin de croix de Jésus. De Bry semble donc substituer le Christ à l'Indien et les Romains aux Espagnols, comble de la honte pour le Royaume catholique. Supportant les nombreux coups de bâton, les indigènes poursuivent leurs corvées. Mais il est d'autres supplices plus odieux qui nous sont illustrés par le graveur. Sept autres images évoquent les châtiments corporels : fouet, viols, sectionnement de membres, pendaison, Indiens jetés en pâture aux chiens, et même un bébé indigène qui est découpé en deux ou fracassé contre une hutte indienne.

Cela permet ainsi de comprendre que De Bry ne nourrissait pas le but de retracer l'histoire des peuples d'Amérique, mais bien de toucher l'inconscient des lecteurs. Nous l'avons vu, cette période est marquée par une nette opposition idéologique et une guerre qui se déroule parfois dans la rue, comme en France lors des huit guerres de religion recensées, mais aussi très vivement dans les esprits. L'utilisation massive, de la part des catholiques comme des protestants, de la voie des images permet de frapper les esprits des lecteurs. Le contenu n'y est perceptible que pour ceux qui embrassent les mêmes idéaux. Au premier regard, l'œuvre monumentale de De Bry semble concerner l'Amérique et ses peuples, le premier volume laissant les Virginiens exposer leurs mœurs. Rapidement, ces Indiens montrent ce que l'Europe dite civilisée pourrait considérer comme leur « vraie nature », violente, voire transgressant certains tabous européens¹⁰⁶, mais l'horreur n'est atteinte que lorsque les Européens en général, les Espagnols en particulier, se livrent à une violence incomparable. Les haines d'Europe se retrouvent transplantées dans ce nouveau monde que d'aucuns considéraient, quelques décennies auparavant, comme l'Eden tant recherché.

Toutefois, il faut bien se garder de considérer au premier degré une œuvre prioritairement dédiée à la propagande anti-catholique, voire anti-espagnole, qui participe activement à la propagation de la légende noire sur l'Espagne et ses dirigeants. Théodore de Bry affiche clairement, par son travail, cette ambition de rejoindre les quelques artistes protestants en mesure de répondre aux attaques du parti du pape, notamment depuis la publication de l'ouvrage de Verstegan. Cette réponse explique probablement la volonté de mettre en images des récits prioritairement protestants, ceux des catholiques Benzoni et Las Casas lui parvenant par le biais d'une traduction et d'une annotation du pasteur Chauveton, et permettant de briser d'autant plus l'image des catholiques conquérants.

¹⁰² J.-P. Duviols, in B. de LAS CASAS, *op. cit.*, p. 207.

¹⁰³ F. LESTRINGANT, *op. cit.*, p. 214.

¹⁰⁴ J.-P. Duviols, in B. de LAS CASAS, *op. cit.*, p. 207.

¹⁰⁵ F. LESTRINGANT, *op. cit.*, p. 214.

¹⁰⁶ Tel le cannibalisme caractéristique des peuples tupinamba rencontrés au Brésil lors des expéditions portugaises ou françaises, au milieu de la décennie 1550, et mis en image par De Bry dans le volume III (1593) des *Grands Voyages* à partir des récits de Hans Staden et de Jean de Léry : *Americae tertia pars...*

De manière à suivre le parti anti-hispanique, le graveur met en scène des Espagnols violents, qui torturent les peuples indigènes. « *Les quinze gravures [l'ouvrage en compte en réalité dix-sept] qui illustrent l'édition de 1598 frappent assurément l'imagination des lecteurs par les descriptions inouïes des tortures infligées aux Indiens par les Espagnols. De toute évidence, De Bry tient à entretenir les sentiments anti-espagnols dans la colonie d'émigrés flamands de Francfort et à les justifier auprès de ceux qui n'ont pas eu à subir leur domination* »¹⁰⁷. Un certain nombre de Flamands avaient en effet été contraints, pour les mêmes raisons que le graveur liégeois, de quitter leur Flandre natale, et de trouver refuge dans les cités d'Europe partisans de la Réforme, dont Strasbourg et Francfort. D'un point de vue ethnologique, le travail de Théodore de Bry occupe une valeur plus que modeste. Certes, la finesse de l'exécution des planches avait rarement été égalée à l'époque, mais De Bry ne s'était jamais rendu en Amérique pour les décors, pas plus que pour rencontrer les peuples autochtones. Aussi s'appuie-t-il sur des récits ou des images prises sur le vif, sans réellement chercher à vérifier ses sources. Le travail était parfois de seconde main ou d'une totale invention, en incluant des éléments de facture européenne lorsqu'un vide existait. Du reste, ce travail, s'il ne se procède pas systématiquement d'une perspective ethnologique, permet de conserver, grâce aux sources qui ont été utilisées¹⁰⁸, une vision de populations rapidement disparues, car les tribus représentées dans les premiers volumes, Virginiens, Floridiens et Brésiliens, ont rapidement périclité au contact des Européens. Les maladies apportées avec les habitants de l'Ancien Monde ont largement contribué à troubler le cycle de vie des indigènes, mais au-delà de ces faits souvent développés¹⁰⁹, la pénétration des colons dans les guerres tribales mène irrévocablement à une modification de l'équilibre entre les peuples.

Une typologie des violences de la fin du XVI^e siècle

Enfin, les images de Verstegan, comme celles des De Bry, permettent d'esquisser la violence telle qu'elle est perçue par les artistes, mélange du reflet de la réalité et des fantasmes avec la volonté de mettre en avant les exactions parfois insupportables du camp adverse. Les ouvrages dénonçant les pratiques cruelles perpétrées lors des affrontements religieux constituent des miroirs reflétant certains usages de la fin du XVI^e siècle. Ils permettent de dresser une typologie des violences usitées à cette époque.

La mort « simple »

¹⁰⁷ V. BÜCKEN, *op. cit.*, 1996, p. 110.

¹⁰⁸ Qu'il s'agisse de Thevet, Staden ou Léry, chacun d'entre eux a été au contact avec les peuples concernés, et décrit ce qu'il a pu voir, bien que cette vision soit naturellement influencée par leur point de vue européen, comme le prouvent les remarques relatives aux vêtements.

¹⁰⁹ N. WACHTEL, *La Vision des vaincus...*, pp. 136-140 précise, à partir de l'exemple du Pérou, combien la population amérindienne a été décimée suite à sa rencontre avec les Européens, naturellement immunisés contre certaines maladies qu'ils pouvaient véhiculer sans les contracter. L'exemple semble transposable à tous les peuples amérindiens qui ont connu des contacts plus ou moins intimes avec les colons, car ils ont tous subi une chute particulièrement brutale de leur population.



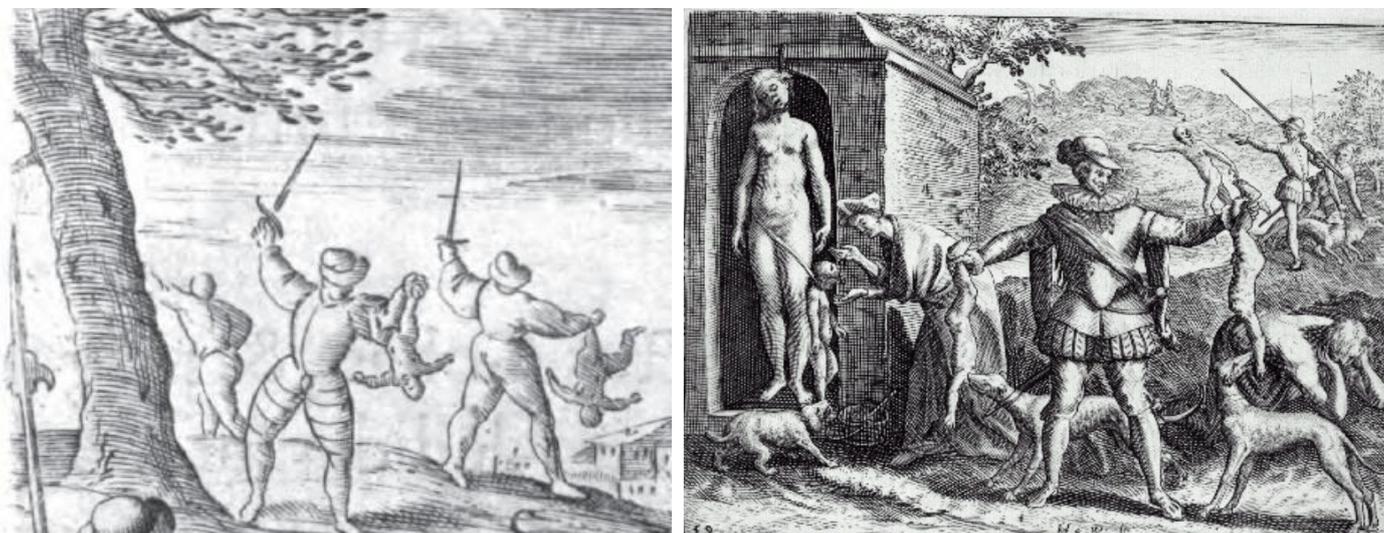
Elle consiste en la mise à mort de l'adversaire, sans découpe du corps. Plusieurs méthodes sont alors employées, qu'il s'agisse de la pendaison, la crucifixion ou l'enterrement d'un ennemi vivant. Sur cette image de Verstegan, une scène représente un religieux qui est enterré vivant, tandis que l'homme d'Eglise présente un objet indistinct, dernier rempart face à la fureur de ses trois agresseurs huguenots. L'arrière-plan présente un caractère religieux, sorte de monastère ou de couvent, comme pour insister sur le rejet par les Réformés des édifices sacrés catholiques : ils attaquent les religieux dans un espace sacré qui accepte traditionnellement l'asile. Cette planche présente par ailleurs l'exécution de quatre religieux, chacun par trois protestants (s'agit-il du même trio ?), suivant des méthodes différentes (éviscération, assassinat d'enfants, brûlures diverses).

La mutilation de l'ennemi.



Elle permet de démembrer celui-ci ou en retirer une partie du corps. Les exemples sont des plus nombreux, du côté catholique comme du côté protestant. Verstegan décrit, par exemple, l'exécution par décapitation de la reine catholique d'Ecosse Marie Stuart, au château de Fortheringay (ou Forderingham), le 8 février 1587. Cette dernière apparaît alors comme un

martyr torturé et exécuté sauvagement par des hérétiques, pour cause d'infidélité, et Verstegan montre une scène publique abondant en ce sens, la foule acclamant la décision prise par la Reine.



Dans les deux partis, les enfants connaissent un sort identique à celui des adultes, mais leur souffrance n'est pas mise en valeur de la même manière par les protagonistes. Théodore de Bry met en avant cette violence envers les innocents, notamment en 1598, lorsqu'il publie l'ouvrage de Bartholomé de Las Casas, illustré par ses soins¹¹⁰. L'horreur est insoutenable devant la vue de cet Espagnol, reconnaissable à ses vêtements, qui présente à chacun de ses chiens (la marque du collier indique la domestication des animaux en question) une moitié d'un chérubin amérindien, sans exprimer le moindre dégoût pour cet acte. Une femme, probablement la mère du nourrisson (sa quasi nudité est caractéristique de la représentation des populations amérindiennes), se tourmente derrière cette vision d'épouvante, la tête entre les mains, refusant de regarder cette scène.

La destruction du corps de l'ennemi.

¹¹⁰ Th. de BRY, *Narratio regionum Indicarum per Hispanos quosdam devastatarum verissima*, Francfort-sur-le-Main, 1598.



Elle s'effectue souvent au moyen d'objets, d'artifices. Le bûcher, par exemple, permet d'éradiquer définitivement toute trace physique de l'ennemi concerné. Le cacique Hatuey en a fait les frais, lorsqu'il rencontre les Espagnols et les religieux venus convertir les autochtones. Dans l'espoir de lui offrir le Salut, le franciscain (à droite) brandit la croix du Christ d'une main, et tient la Bible de l'autre. Le refus par le chef taïno de rejoindre le paradis des chrétiens le pousse dans les feux de l'enfer, illustré par les flammes qui l'entourent. Cette image illustre de surcroît le lien qui existe entre la conquête de l'espace américain par les Espagnols et la volonté de convertir les populations locales, au besoin par la force. *De facto*, l'Eglise catholique apparaît complice des atrocités perpétrées par les Hispaniques en terre d'Amérique¹¹¹. De leur côté, certaines tribus d'Amérindiens parviennent à éradiquer le corps de leurs ennemis, notamment par la pratique de l'anthropophagie rituelle. Plusieurs images de De Bry évoquent ce procédé, depuis l'exécution jusqu'à la consommation, via l'équarrissage et la cuisson.

Les exécutions massives.

¹¹¹ Nous reprenons l'analyse effectuée par J.-P. Duviols, in B. de LAS CASAS, *La destruction des Indes (1552)*, p. 202 et suiv.



Les deux graveurs contemporains évoquent cette forme de violence, mais, si Verstegan la relate dans les textes, établissant une estimation numérique des martyrs catholiques au fur et à mesure des pages, Théodore de Bry met en image ces exécutions, notamment lorsque les catholiques espagnols entreprennent de jeter dans une fosse hérissée de pics des femmes arrachées à leur hutte (*maloca*), portant parfois encore leur nourrisson dans les bras, comme celle du premier plan. Les Hispaniques paraissent s'acharner sur cette population, précipitant dans la fosse commune toutes celles et ceux qui se trouvaient dans le village. Certaines images relatent aussi la mise à mort d'un grand nombre d'individus, qu'ils soient amérindiens (pour De Bry) ou européens (pour Verstegan), par l'incendie volontaire d'une *maloca* ou d'une maison, emplies de ces hommes.

L'usage des animaux.



Il constitue une des atrocités relatées tant par les catholiques que par les protestants. Pour Verstegan, les animaux domestiques, notamment les chevaux et les bœufs, servent prioritairement à écarteler les victimes papistes ou à traîner des corps qui se décharnent avec l'avancée des bêtes de somme. Les objets usités pour ces dernières, à l'instar du fer à cheval, sont de la même manière employés pour torturer, comme cet homme qui, sur la dixième image de l'ouvrage, se voit installer des fers aux pieds. La quinzième planche marque toutefois une rupture dans cet ordre, et les protestants français sont alors accusés d'avoir éventré leur victime, puis d'en remplir le ventre de foin afin de le transformer en mangeoire à chevaux. De son côté, De Bry a cherché à montrer la manière par laquelle les Européens, notamment les Espagnols, avaient transformé un animal domestique en monstre sanguinaire et effrayant pour les autochtones du Nouveau Monde. La planche présentée (*Pars Quarta*, n°22) évoque un épisode de la conquête, lorsque le *conquistador* Nuñez de Balboa fait dévorer vivants des Indiens accusés de sodomie. Cet acte est considéré par les Européens catholiques comme un acte contre-nature. Huit Espagnols assistent, intéressés voire amusés, à cette scène où six chiens attaquent sauvagement cinq indigènes au sol. Seuls trois d'entre eux semblent encore vivants, les bêtes sautant sur leur visage ou leurs bras. Deux sont décapités, leur tête gisant sur la partie avant droite de la planche. Cet événement se déroule face aux lecteurs, qui ont loisir d'apprécier la violence de la scène. Un tel acte, pour en punir un autre, apparaît démesuré, même si une certaine logique pourrait transparaître dans l'esprit du graveur qui cherche à illustrer cet événement : la pratique sexuelle évoquée et proscrite par les Européens est associée à un acte bestial. Aussi, ce sont des animaux qui sont chargés de punir des êtres qui se comportent, au regard des Européens catholiques, comme des animaux. Toutefois, cette réaction, disproportionnée, laisse transparaître le côté bestial des Espagnols, qui ont été en mesure de mettre au point un tel châtement.

En guise de conclusion

L'année 1598 apparaît importante du point de vue des affrontements d'ordre religieux. En effet, trois événements s'y sont déroulés de manière concomitante. Au cœur de ces conflits religieux, peut-être un des personnages les plus marqués par les oppositions entre les factions issues du nouveau schisme de la chrétienté, l'initiateur des *Grands Voyages*, qui a grandement participé à la *leyenda negra* qui entache pendant encore des décennies la monarchie catholique, meurt à la fin du mois de mars. A cette date, peu imaginent les événements qui mettent un terme, temporaire, aux affrontements brutaux qui ont marqué la seconde moitié de ce XVI^e siècle. D'un point de vue politique, deux faits surviennent simultanément. En avril, le roi de France Henri IV cherche à calmer les tensions de son royaume en signant l'édit de Nantes, qui octroie aux huguenots certaines libertés et quelques places fortes. Le mois suivant, le 6 mai, celui qui fut pendant un demi-siècle l'adversaire d'une France qui tente alors de se pacifier, et qui souffrit des attaques émanant de la légende noire, meurt dans son palais de l'Escurial. L'Espagne du « siècle d'or »¹¹² a, sans le savoir, vécu ses plus belles années. Une année sans pareil pour cette phase radicale des conflits religieux à l'échelle européenne, mais les faits de cette année ne mettent pas fin aux troubles, qui resurgissent rapidement dans les Etats concernés¹¹³. La légende noire se poursuit toutefois, menant au déclin progressif de la monarchie catholique, au profit du royaume de France.

D'un point de vue ethnologique, toutefois, le travail de Théodore de Bry occupe une valeur plus que modeste. Certes, la finesse de l'exécution des planches avait rarement été égalée à l'époque, mais De Bry ne s'était jamais rendu en Amérique pour les décors, pas plus que pour rencontrer les peuples autochtones. Aussi s'appuie-t-il sur des récits ou des images prises sur le vif, sans réellement chercher à vérifier ses sources. Le travail était parfois de seconde main ou d'une totale invention, incluant des éléments de facture européenne lorsqu'un vide existait.

¹¹² L'expression est de Bartholomé Bennassar.

¹¹³ En France, par exemple, l'avènement de Richelieu comme conseiller du roi Louis XIII ravive les tensions avec les huguenots et les Etats protestants, l'Angleterre aidant par voie de mer les protestants de La Rochelle lors du siège de 1629.

Chronologie des publications évoquées :

Date	Ouvrage	Lieu d'édition	Langue d'édition
1552	B. de Las Casas, <i>Brevissima relacion de la destruicion de las Indias</i>	Séville	Castillan
1565	J. Benzoni, <i>Historia del Mundo Nuovo</i>	Venise	Latin
1578	J. Benzoni,		Latin
1579	B. de Las Casas, <i>Tyrannies et cruautés des Espagnols perpétrées ès Indes occidentales, qu'on dit le Nouveau Monde, brièvement descrite par l'évesque Dom Frère Barthelemy de Las Casas ou Casaus de l'ordre de Saint Dominique, traduites par Jacques de Miggrode pour servir d'exemple et d'avertissement aux XVII provinces des Pays Bas</i>	Anvers	Français (trad. Jacques de Miggrode)
	J. Benzoni, <i>Histoire nouvelle du Nouveau Monde contenant en somme ce que les Espagnols ont fait jusqu'à présent en Indes occidentales, et le rude traitement qu'ils font à ces pauvres peuples-là</i>	Genève	Français (trad. Urbain Chauveton)
1587	R. Vertegan, <i>Theatrum crudelitatum Haereticorum Nostri Temporis</i>	Anvers	Latin
1588	R. Vertegan, <i>Théâtre des Cruautés des Hérétiques de notre temps</i>	Anvers	Français
1590	Th. de Bry, <i>Grands Voyages (Collectionnes Peregrinationum in Indiam Occidentalem)</i>	Francfort	Latin et allemand
1594-1596	Trilogie de J. Benzoni, chez Th. de Bry I- <i>Americae pars quarta. Sive, Insignis & Admiranda Historia de reperta primùm Occidentali India à Christophoro Columbo Anno M. CCCCXCII Scripta ab Hieronymo Bezono Mediolanense, qui istic a[n]nis XIII. versatus, dilige[n]ter omnia observavit. Addita ad singula ferè capita, non contemnenda scholia, in quibus agitur de earum etiam gentium idololatria. Accessit praeterea illarum Regionum Tabula chorographica</i> II- <i>Americae pars quinta. Nobilis & admiratione plena Hieronymi Bezoni Mediolanensis, secundae sectionis</i>	Francfort	Latin (d'après la version italienne) 24 ill. 22 ill. 28 ill.

	<p><i>H[istor]ia: Hispanorum, tum in Nigritas servos suos; tum in Indos crudelitatem, Gallorumq[ue] pirataru[m] de Hispanis toties reportata spolia; Adventu[m] item Hispanoru[m] in Novam Indiae continentis Hispaniam, eorumq[ue] contra incolas eius regionis saevitiam explicans. Addita ad singula fere Capita scholia, in quibus res Indiae luculenter exponuntur.</i></p> <p><i>III- Americae pars sexta. sive historiae ab Hieronymo Be[n]zono Mediolane[n]se scriptae, sectio tertia, res no[n] minus nobiles & admiratione plenas continens, quàm praecedentes duae. In hac enim reperies, qua ratione Hispani opule[n]tissimas illas Peruani regni provincias occuparint, capto Rege Atabaliba: dei[n]de orta inter ipsos Hispanos in eo regno civilia bella. Additus est brevis de Fortunatis insulis Com[m]entariolus in duo capita distinctus. Item additiones ad singula Capita Historiam illustrantes.</i></p>		
1594-1597	<p>J. Benzoni, chez Th. de Bry</p> <p><i>I- Das vierdte Buch Von der neuwen Welt. oder Neuwe und gründtliche Historien, von dem Nidergängischen Indien, so von Christophoro Columbo im Jar 1492. erstlich erfunden. Durch Hieronymum Bentzo von Meyland, welcher 14. Jar dasselbig Land durchwandert, auffs fleissigst beschrieben und an Tag geben. Mit nützlichen Scholien und Außlegungen fast auff jede Capitel, von deren Völckern Sitten, Gebräuch und Gottesdienst.</i></p> <p><i>II- Americae Das fünffte Buch, Vol schöner unerhörter Historien, auß dem andern theil Ioannis Benzonis von Meylandt gezogen: Von der Spanier Wüten, beyd wider ihre Knecht die Nigriten, und auch die arme Indianer: wie die Spanier von den Frantzösischen Meerraubern zum offtermal angriffen unnd geplündert worden, denn auch, wie sie erstlich das neuwe Spanien erfunden haben, und gantz erbärmlich mit dem armen Landvölcklein daselbst umgangen sind.</i></p>	Francfort	<p>Allemand (avec les commentaires de Chauveton)</p> <p>24 ill.</p> <p>22 ill.</p> <p>28 ill.</p>

	III- <i>Das sechste Theil der neuwen Welt. oder Der Historien Hieron. Benzo von Meylandt, Das dritte Buch. Darinnen warhafftig erzehlet wirdt, wie die Spanier die Goldreiche Landschafften deß Peruanischen Königreichs eyngenommen, den König Atabalibam gefangen und getödtet. Auch wie sie entlich sich selbst untereinander auffgerieben haben. Sampt einem kurtzen zu end angehengten Tractätlein von den glückhafftigen Inseln.</i>		
1598	B. de Las Casas, <i>Narratio regionum Indicarum per Hispanos quosdam devastatarum verissima</i> chez Th. de Bry	Francfort	Latin (d'après Miggrode) 17 ill.
1599	B. de Las Casas, <i>Warhafftiger und gründtlicher Bericht Der Hispanier gewlichen, und abschewlichen Tyranny, von ihnen in den West Indien, so die Neuwe Welt genennet wirt, begangen</i> chez Th. de Bry	Francfort	Allemand (d'après Miggrode) 17 ill.
1609	Quevedo, <i>España defendida</i>		Espagnol
1638	Retrait des édits royaux mentionnant le mauvais traitement des indigènes dans Juan de Solorzano Pereira, <i>Politica indiana</i>		
1659	L'Inquisition interdit la <i>Brevissima</i> de Las Casas		
1779	Juan Bautista Muñoz chargé de réécrire une histoire des Indes		